

RESILIENTIAPHOBIE Phobie de la résilience ou RESILIOPHOBIE ou RESILIROPHOBIE

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

La résilience : capacité à surmonter une épreuve difficile.

Exemple : Sa résilience lui a permis de se relever après cet échec.

Le mot français « résilience » vient du verbe latin *resilio* (ou *resilire*), qui signifie « sauter en arrière », « rejaillir » ou « rebondir ».

Origine latine

- **Re-** : un préfixe qui indique un mouvement vers l'arrière ou un retour en arrière.
- **Salire** : un verbe qui signifie « sauter ».
- **Resilio, resilire, resiliivi (resilii), resultum** : le verbe complet qui exprime l'action de faire un bond en arrière, de se replier ou de rebondir après un choc.

Évolution du mot

- **En latin classique** : Le verbe décrivait un mouvement physique de recul ou de rebond.
- **En français ancien** : Il a donné naissance au mot « résiliation » (l'action de se délier d'un contrat par un « saut en arrière »).
- **En anglais** : Le terme *resilience* a été formé au XVII^e siècle à partir du latin *resilientia* pour désigner l'action de rebondir (comme un écho ou un matériau).
- **En français moderne** : Le mot a été réemprunté à l'anglais (au XIX^e siècle pour la physique des matériaux, puis au XX^e siècle en psychologie) pour signifier la capacité à surmonter un choc et à reprendre sa forme ou son état initial.

En grec ancien, il n'existe pas d'équivalent parfaitement exact du concept moderne de « résilience ». Selon le sens recherché, on peut employer :

- **ἀνθεκτικότητα** (*anthehtikótēs*) — capacité à résister, endurance, résistance.
- **καρτερία** (*kartería*) — persévérance, fermeté, endurance face aux difficultés.
- **εὐψυχία** (*eupsychía*) — courage, force d'âme, disposition à affronter l'adversité.

Pour traduire « résilience » au sens **psychologique de capacité à surmonter l'épreuve et à se reconstruire**, **καρτερία** est probablement le choix le plus naturel, même si le sens n'est pas exactement identique.

La **résilience** désigne la capacité à **faire face à une difficulté, à s'adapter et à continuer à avancer** malgré une épreuve, un changement ou un traumatisme.

En psychologie, elle ne signifie pas qu'une personne ne souffre pas, mais qu'elle parvient progressivement à **se reconstruire** et à retrouver un équilibre.

Exemple : après un échec scolaire ou professionnel, une personne fait preuve de résilience lorsqu'elle tire des enseignements de cette expérience, s'adapte et poursuit ses objectifs.

Le mot peut aussi s'appliquer à d'autres domaines : en **écologie**, c'est la capacité d'un écosystème à se rétablir après une perturbation ; en **informatique**, celle d'un système à continuer de fonctionner ou à se rétablir après une panne.

QUE DIRE DES PERSONNES QUI SE MÉFIENT DE LA RÉSILIENCE

Rassemblement des critiques sociologiques et politiques de la résilience.

La méfiance envers la résilience se décline selon plusieurs registres distincts : le registre épistémologique (transposition abusive d'un concept écologique), le registre politique-critique (la résilience comme technologie de gouvernementalité néolibérale), le registre clinique (l'injonction résiliente comme déni du trauma), et le registre sociologique-féministe (la résilience comme naturalisation de l'endurance imposée aux dominés).

L'origine écologique et sa transposition problématique. Le concept trouve sa matrice scientifique chez l'écologue C.S. Holling (1973), qui distingue résilience écologique (capacité d'un système à absorber une perturbation tout en conservant sa structure fonctionnelle fondamentale, quitte à basculer vers un état différent) et stabilité au sens de l'ingénierie (retour rapide à un équilibre unique préexistant). Le transfert de ce concept vers la psychologie individuelle (Emmy Werner, l'étude longitudinale de Kauai) puis sa vulgarisation par Boris Cyrulnik s'accompagnent, selon les critiques, d'un glissement conceptuel non maîtrisé : on emprunte à l'écologie l'idée qu'un système peut "rebondir," sans transposer la complexité systémique du modèle d'origine, et surtout sans interroger ce que signifie, pour un sujet humain, "conserver sa structure fonctionnelle" après un traumatisme — la métaphore biologique masque ainsi l'hétérogénéité radicale entre système écologique et subjectivité blessée.

La critique politique : la résilience comme gouvernementalité de l'insécurité permanente. La critique la plus systématique vient de la théorie politique critique anglo-saxonne. Mark Neocleous, dans *Resisting Resilience* et ses travaux connexes, ainsi que Brad Evans et Julian Reid dans *Resilient Life: The Art of Living Dangerous*, montrent que le discours contemporain de la résilience — qu'il s'agisse de résilience individuelle, urbaine, ou infrastructurelle — ne vise plus à éliminer les causes du danger (guerre, catastrophe climatique, précarité économique) mais à produire des sujets et des systèmes capables d'absorber indéfiniment le choc sans jamais remettre en cause l'ordre qui le produit. Dans cette perspective, héritière de Foucault (la résilience comme prolongement de la gouvernementalité néolibérale théorisée par Nikolas Rose dans *Governing the Soul*), l'injonction à être résilient transforme la vulnérabilité structurelle en défaillance individuelle : le sujet précaire, licencié, exposé au risque climatique, est sommé de développer ses "ressources internes" plutôt que d'exiger une transformation des conditions qui l'exposent au danger. La résilience devient ainsi, pour ces auteurs, la vertu cardinale d'une politique qui a renoncé à la sécurité au profit de la seule adaptabilité perpétuelle — le sujet résilient est celui qui accepte de vivre dangereusement sans fin, plutôt que celui à qui l'on garantit la protection.

Ehrenberg et la fatigue d'être soi. Alain Ehrenberg, dans *La Fatigue d'être soi*, situe la résilience dans la même généalogie que la dépression contemporaine : l'une et l'autre

procèdent de l'effondrement des cadres disciplinaires anciens (au sens foucaldien) au profit d'un impératif d'autonomie et d'initiative individuelle généralisé. Si la dépression est l'envers pathologique de cet impératif (l'individu épuisé de devoir être l'auteur de lui-même), la résilience en constitue le versant valorisé et prescriptif — être résilient, c'est réussir la performance d'autonomie que la société contemporaine exige de chacun, faute de pouvoir s'appuyer sur des institutions protectrices stables.

Fassin et Rechtman : la psychiatisation de la souffrance sociale. Didier Fassin et Richard Rechtman, dans *L'Empire du traumatisme*, analysent comment la catégorie du trauma, et son pendant thérapeutique la résilience, ont progressivement recouvert et individualisé des souffrances de nature éminemment sociale et politique (guerre, exil, violence structurelle) — la focalisation clinique sur la capacité de rebond du sujet traumatisé détourne l'attention des conditions historiques et politiques ayant produit la souffrance, au profit d'une gestion psychologique dépolitisée. La méfiance clinique envers la résilience rejoint ici une méfiance plus large envers ce que Fassin nomme l'"humanitarian reason," qui transforme des rapports de domination en problèmes de santé mentale individuelle.

La critique féministe et postcoloniale : la résilience comme injonction à l'endurance. Un pan de la critique féministe (dans le sillage des *disability studies* et des études sur la précarité, notamment chez des auteures s'inscrivant dans la mouvance de Judith Butler sur la vulnérabilité partagée) souligne que le discours de la résilience s'applique électivement aux populations dominées — femmes en situation de violence conjugale, populations postcoloniales, travailleurs précaires — leur demandant de "rebondir" indéfiniment sous la contrainte, ce qui naturalise et rend supportable, voire admirable, ce qui devrait au contraire être dénoncé comme injustice structurelle. Célébrer la résilience d'une victime, dans cette perspective, revient subtilement à décharger la société de son obligation de transformer les conditions qui rendent la résilience nécessaire — logique qui redouble, sur un terrain distinct, la critique butlérienne de la vulnérabilité comme condition ontologique partagée que le discours néolibéral individualise indûment.

Une contre-lecture possible. Il convient de noter, en contrepoint, que cette généalogie critique n'invalide pas nécessairement l'usage clinique restreint du concept (accompagnement thérapeutique du trauma, travail de Cyrulnik lui-même attentif aux "tuteurs de résilience" comme facteurs relationnels et non comme pure prouesse individuelle) — la cible de la critique politique porte moins sur la réalité clinique du phénomène que sur son instrumentalisation discursive à l'échelle macro-politique et managériale, distinction qu'il importe de ne pas effacer sous peine de disqualifier globalement un concept dont l'usage n'est pas univoque.

Trois pistes pour prolonger avec CLAUDE IA

— L'examen de la cohérence interne entre la critique néocléousienne de la résilience et la critique bourdieusienne de la bienveillance comme violence symbolique (évoquée précédemment) mériterait un traitement systématique, les deux discours convergeant vers une même dénonciation de la dépolitisation par individualisation psychologique.

— La question de savoir si le concept écologique originel de Holling, correctement restitué dans sa complexité systémique, offrirait des ressources pour une résilience véritablement collective et infrastructurelle (plutôt qu'individuelle et moralisatrice) constitue un chantier de

philosophie politique de l'environnement encore ouvert.

— **Une comparaison entre la critique de la résilience et la réhabilitation stoïcienne contemporaine** (Pierre Hadot, mais aussi la vulgarisation populaire du stoïcisme) permettrait d'interroger si les deux discours partagent une même structure d'injonction à l'endurance individuelle face à l'adversité structurelle.